

Il fallait que les Écritures s'accomplissent (Act 1,15-26 et Jean 17,11b-19)

1. Je ne sais pas si c'est la fruit du hasard, ou celui d'une volonté délibérée, mais dans la première lecture comme dans l'évangile, il est clairement fait référence à Judas, celui qui a livré Jésus. Et dans les deux cas, son geste de livrer Jésus s'accompagne d'une allusion aux Écritures : « *Il fallait que les Écritures s'accomplissent !* » - « *Frères, par la bouche de David (càd selon le Livre des psaumes), l'Esprit Saint avait d'avance parlé de Judas qui en est venu à servir de guide..* » - « *Il est écrit dans le Livre des psaumes (ps 69 et 109) : Que sa charge passe à un autre.* » - « *J'ai veillé sur eux, et aucun ne s'est perdu, sauf celui qui va à sa perte de sorte que les Écritures s'accomplissent.* »
2. Ces allusions à l'accomplissement des Écritures sont très fréquentes dans le N.T. (plus d'une centaine). Alors que dans la plupart des cas, elles passent inaperçues, dans quelques-uns, elles posent vraiment question : Serions-nous des marionnettes dans les mains de Dieu ? Nos moindres faits et gestes seraient-ils écrits comme dans un grand livre ? Dieu craindrait-il notre liberté ? Fallait-il vraiment que Judas livre Jésus ? Fallait-il vraiment que Jésus meurt en croix?
3. La réponse que nous donnons à ces questions, n'est pas sans lien avec notre vie spirituelle, car elle décide de l'image que nous nous faisons de Dieu et de l'homme ? Dieu est-il ce père qui appelle ses enfants à la liberté, celle du bien, ou est-il ce chef d'entreprise qui impose ses plans et ses projets ?
4. Je reformule la question : comment interpréter ce recours continuel aux Écritures, cette recherche répétée de concordance entre les Écritures et les faits et gestes de la vie de Jésus, de Judas et des autres ?
5. Nous essayerons de répondre à cette question, d'abord en lien avec Jésus, ensuite avec Judas.
6. Lorsque Jésus explique aux disciples d'Emmaüs qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrit beaucoup, que veut-il dire ?
Il nous dit ceci:
 - que sa souffrance, bien que totalement injuste du fait des hommes, était prévisible : elle s'inscrivait dans la logique de l'histoire du peuple de Dieu, dans la logique de l'amour, dans la logique du péché des hommes. Connaissez-vous un amour sans souffrance ? Certainement pas lorsque l'amour se fait extrême.
 - que sans la vouloir en elle-même, Dieu a néanmoins permis qu'elle soit, par respect pour la liberté des hommes et de celle de son fils bien aimé.
 - et que cette permission n'est d'aucune façon un 'laisser faire indifférent', mais qu'elle exprime le profond désir du Père de participer à la démarche amoureuse de son fils pour l'humanité.

Dans le cas de Jésus, le « *il fallait* » n'implique aucune notion de fatalité, de contrainte morale ou de déterminisme. Jésus le dit clairement : « *Ma vie nul ne la prend, c'est moi qui la donne !* » Jésus a donné sa vie, et il la donne en toute lucidité, en toute liberté, sans la moindre contrainte.

Jamais Jésus ne s'est soucié d'entrer dans les détails de l'Écriture : Il ne s'est pas laissé couronner d'épines, parce que c'était écrit, ni laissé dépouiller de ses vêtements, parce que le psaume 22 l'annonçait.

L'obéissance de Jésus ne fut pas soumission à une 'feuille de route' élaborée jusque dans le moindre détail, mais soumission aux appels profonds de son être de « fils de Dieu et de frère universel ». D'ailleurs y a-t-il jamais eu homme plus libre par rapport au mot à mot de l'Écriture que Jésus. Cette liberté lui vaudra sa mort.

Lorsque je bénis un enfant par ces mots : « Grandis, deviens un homme ! » j'actualise pour cet enfant le « *il faut* » du chrétien ».

7. Venons-en à Judas, cet homme que l'inconscient collectif chrétien identifie si spontanément au peuple juif [on retrouve dans le terme 'juif' la même racine que Judée, Judéen, Juda (un des douze fils de Jacob)].

Une certaine lecture des textes en font un automate malchanceux : pour la bonne cause, il aurait été contraint à trahir Jésus et aurait été abandonné, après usage, à la peine éternelle. Cette manière de lire ne respecte ni les Écritures, ni Judas, notre frère. Les Écritures d'ailleurs, le présentent moins comme un traître, que comme quelqu'un qui "a livré" Jésus (le mot traître n'intervient que deux fois dans les évangiles, et pas une seule fois dans la bouche de Jésus). Or la différence est grande entre "trahir" et "livrer", aussi grande qu'entre "trahere" (trahir) et "tradere" (livrer, transmettre, traduire).

Il n'y a pas de doute : Judas a bel et bien livré Jésus, mais il l'a fait sans la moindre contrainte et on est en droit d'imaginer qu'il l'ait fait pour un mobile plus noble que l'appât de quelques trente pièces d'argent.

Le geste de Judas peut s'expliquer facilement. Judas, séduit par la personnalité hors du commun de Jésus, aurait projeté sur lui ses désirs de puissance. Sans aucun doute, Jésus allait restaurer la royauté d'Israël. Bien que Jésus ait tout fait pour l'en dissuader, Judas s'est cramponné à ce rêve. Aussi au lendemain de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, Juda décide de lui forcer à la main, de le pousser dans le dos. A ses yeux, Jésus n'attendait que ce signal pour faire appel aux armées de son Père. Hélas, il se trompait sur la détermination de Jésus, sur son identité profonde et sur la nature de sa Royauté.

Lorsqu'il constate, au cours du procès de Jésus, qu'il ne saisit pas la perche qu'il lui tend, que fait-il ? Pris de remords, il s'empresse de dire aux grands prêtres qu'ils ont condamné un innocent, de leur rendre les trente pièces d'argent (Mat 27,3-4).

Sans le savoir il renouvelait un geste prophétique, celui du prophète Zacharie, qui ayant reçu des prêtres du temple "*le poids de Yahvé*" c'est-à-dire trente pièces d'argent, les leur rendra quelques jours plus tard (Zach 11,4-17). Le geste de Judas, geste annoncé, mais pas moins libre pourtant.

Quel regard, Jésus pose-t-il sur le geste de Judas ? Un regard multiple.

Un regard perspicace : Alors que les compagnons de Juda ne se doutent de rien, Jésus lui perce sa pensée profonde et devine jusqu'où sa logique va le mener. « *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es !* » *Dicton populaire* - « *Si tu ne maîtrises pas ta pensée, un jour elle te mènera où tu ne voudras pas !* » *Martin Gray*

Un regard respectueux de la liberté de l'homme : « *Ce que tu fais, fais-le vite !* » - *Mon ami, fais ta besogne* » Mt 26,50

Un regard sans complaisance par rapport au geste lui-même : « *Est malheureux cet homme par qui le Fils de l'homme est livré !* » Luc 22,22

Un regard d'amour : « *Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme !* » Luc 22,47 Oui, Jésus n'a jamais abandonné Juda. Jusqu'au bout il l'a aimé. Et rien ne dit que son suicide ait été le dernier mouvement de son cœur.